

Réflexions sur l'enseignement de la botanique et des plantes médicinales

Clotilde Boivert

Ethnobotaniste

Fondatrice de *L'École des Plantes*

Aux alentours de 1980, à Paris, un petit groupe d'étudiants en sciences naturelles et en ethnologie, discutait, commentant la disparition de tout enseignement de botanique : il n'y avait plus ni sorties ni cours pour les étudiants, encore moins pour le grand public amateur. L'Université ne renouvelait plus ses chaires de botanique, les sociétés de botanique étaient de fait réservées à la crème des botanistes de terrain, leur âge devenait certain et ils n'étaient pas remplacés par les jeunes générations d'une discipline raréfiée sinon inexistante.

Nous décidâmes qu'il fallait réagir. Un de nos professeurs, André Haudricourt, ethnobotaniste de renom, voulût bien accompagner nos débuts et nous commençâmes des sorties botaniques, très didactiques, en week-end, autour de Paris. Parti de rien, le groupe s'étoffa peu à peu puis en vînt à réclamer plus d'informations sur les plantes reconnues au cours des sorties. Nous organisâmes alors notre activité en sortie du matin et cours de botanique l'après-midi.

Finalement, de rencontres en rendez-vous, regroupant des collaborateurs qualifiés, nous avons organisé une association *L'École des plantes Clotilde Boisvert* qui fonctionnait, à Paris, le samedi, une fois par mois, huit mois par an, pour un enseignement réparti sur un, deux ou trois ans selon le degré de connaissance désiré. Des stages, dans des régions choisies pour l'intérêt de leur biotope, complétaient cet enseignement. Ils se déroulaient selon le rythme suivant : un stage en première année, deux en seconde année, un voyage à l'étranger en troisième année.

Nous avons ainsi formé, au cours des vingt-cinq dernières années, tout un lot de bons botanistes de terrain. Nous les encourageons, dès la seconde année, à rejoindre les sociétés savantes : Société botanique de France, Naturalistes parisiens, Société naturaliste de Sannois ou de la province qu'ils habitaient. Nous avons en effet des élèves de toute la France, de pays limitrophes (Belgique, Suisse) et même de beaucoup plus loin (Californie, Tokyo).

Je rencontrai alors une herboriste diplômée, Marie-Antoinette Mulot, toujours en exercice au Raincy, près de Paris ; elle me révéla la disparition programmée de l'herboristerie. Paul Jovet, chercheur au Muséum, que j'entretenais de cet état de fait, me dit l'émotion qu'avait suscitée parmi les botanistes le décret de 1941 qui supprimait cette profession et comment les botanistes étaient alors descendus dans la rue pour protester. Nous décidâmes d'assortir l'enseignement de botanique d'un enseignement d'herboristerie et Paul Jovet, malgré ses 90 ans, consenti à être le premier Président d'honneur de *L'École des Plantes*.

Désormais il y eut des élèves en botanique qui suivaient les sorties et les cours du samedi et des élèves en herboristerie. Ces derniers, en plus de l'enseignement de botanique, participaient, le dimanche, à un cours d'anatomie-physiologie puis de connaissance de plantes médicinales avec projection de photos et remise d'échantillons. Des pharmaciens et des médecins, partisans du rétablissement du diplôme d'herboriste, avaient rejoint l'équipe d'enseignants. Pierre Delaveau, professeur de pharmacognosie à la Faculté de pharmacie, me conseilla et m'encouragea à recueillir la science des derniers



herboristes qui s'adjoignirent bientôt à notre groupe. Nous eûmes, en complément, des entretiens, sinon des cours et des démonstrations avec Marie-Antoinette Mulot, M. Tanguy, qui tenait une herboriste près de la Gare du nord et Marie Roubieu, qui travaillait encore à l'Herboristerie de la Place Clichy.

Ces vieux herboristes nous démontrèrent la solidité de leurs connaissances botaniques et nous sûmes par eux que le premier élément de sécurité en herboristerie était la détermination exacte de la plante. Je sais gré à Paul Jovet, non seulement de son engagement courageux à mes côtés mais aussi des bons conseils qu'il nous prodigua, ainsi qu'à Madame Jovet pour rendre cet enseignement plus performant. Je pense en particulier au dessin de plantes qu'ils nous conseillèrent de développer pour une meilleure observation : nous en fîmes un chapitre de nos stages, prolongé par un cours du soir à part entière. Marie-Thérèse Hardy, peintre dont les critères esthétiques rejoignaient parfaitement les critères naturalistes, y enseignait la représentation des plantes par les diverses techniques du dessin et de la peinture. Par petits groupes de dix, ces cours fonctionnaient tout au long de l'année, regroupant des amoureux des plantes, botanistes ou peintres.

L'enseignement de la botanique à L'École des Plantes

● Sorties et stages botaniques

L'enseignement était toujours donné en premier sur le terrain. Seule la sortie du mois de janvier était remplacée par un cours sur les herbiers.

En première année, nous attirions l'attention des élèves sur les différences de constitution des plantes, les diverses pièces anatomiques les composant, la diversité végétale. Nous leur donnions les noms en français mais il leur avait été remis en début de séance une liste des plantes que nous devions rencontrer avec leur nom vulgaire suivi du nom scientifique et de la famille. En fin de première année, lors du stage, nous leur apprenions à déterminer les plantes en se servant d'une flore élémentaire comme celle de Bonnier puis de flores plus complètes comme la flore de Coste ou de flores spécifiques d'un groupement végétal ou d'un biotope (orchidées, graminées, montagne, bords de mer, etc.), les préparant ainsi à l'enseignement des familles. Pour cela nous leur avons appris à récolter la plante et à la déterminer. J'avais entrepris de grouper les élèves par trois : l'un lisant la description, les deux autres la vérifiant. Une fois la plante déterminée, un des élèves du groupe allait inscrire au tableau son nom scientifique suivi du nom de la famille : il devait en quelques phrases donner, oralement, la raison de cette détermination. Les plantes étaient ensuite étalées sur une grande table avec une fiche rudimentaire indiquant nom et famille. Un échantillon était également récolté par chacun des élèves et mis en herbarium. Nous en profitions pour introduire les notions de cueillette sélective et de protection des espèces rares. Cette méthode fonctionnait très bien et l'exercice les passionnait ; si bien que nous retrouvions des élèves en train de déterminer des plantes en pleine nuit dans la salle d'études, par plaisir.

En deuxième année, nous leur montrions comment appréhender un ensemble de caractères susceptibles de rattacher la plante à une famille. À cette étape, nous ne désignions plus les plantes que par leur nom savant. Avec un groupe particulièrement performant, nous avons ainsi, lors d'un stage dans le Jura avec le Professeur Chaumont, déterminé une centaine de plantes par jour. À ce stade, nous attirions leur attention sur les biotopes et les associations de plantes, engageant alors un spécialiste de la région pour nous enseigner.



● Les cours de botanique

Les cours étaient des cours magistraux, enrichis des échantillons récoltés au cours de la sortie du matin ou que le professeur avait pu se procurer.

En première année, on étudiait la morphologie des plantes. En seconde année, Jean-Pierre Chaumont, titulaire de la chaire de Botanique et responsable du laboratoire de recherche attaché à la Faculté de pharmacie de Besançon, se chargea d'enseigner les familles de plantes et les propriétés chimiques sous-tendant les vertus médicinales de la famille. Comme il refusait d'enseigner cette matière à des élèves ne connaissant rien à la chimie, un professeur leur fut attribué dès les premiers cours de seconde année.

Des séances de travaux pratiques furent organisées : basées sur l'étude d'échantillons et de lames toutes préparées, elles servaient à enseigner l'anatomie des organes végétaux. C'était aussi une façon d'aborder la physiologie des plantes : la respiration et la fonction chlorophyllienne avec l'étude des feuilles, la circulation des sèves lors de l'étude des bois, etc. Des élèves de l'Université vinrent même s'inscrire à ces séances de travaux pratiques qui n'existaient plus dans leur enseignement.

● Les examens

En première année, les élèves devaient en fin d'enseignement reconnaître 20 plantes parmi celles que nous avons récoltées, déterminées et commentées la veille, lors d'une sortie de toute la journée : seul était demandé le nom commun (ajouter le nom scientifique pouvait rattraper des points). Au mois de septembre, ils devaient nous remettre un petit travail de 10 pages sur un sujet choisi avec nous ; cet ouvrage devait comporter, au moins, une page d'herbier. Beaucoup nous confièrent que ce travail avait en fait été un grand plaisir.

En seconde année, les élèves devaient, à la fin du premier stage, reconnaître 50 plantes fraîches en une demi-heure et en désigner le nom scientifique, la famille et, accessoirement, le nom commun. En septembre, ils devaient nous apporter un herbier de 34 plantes dont la liste était celle des plantes médicinales permises à la vente et se soumettre à un examen oral de botanique d'environ dix minutes.

En troisième année, les élèves préparaient, l'année durant, un mémoire, d'une cinquantaine de pages qui était soutenu devant un jury de professeurs de l'Université.

L'enseignement de l'ethnobotanique à L'École des Plantes

L'ethnobotanique se faisait un peu comme la prose de Monsieur Jourdain, tout au long de l'enseignement. Elle servait à démontrer des caractères botaniques ou à ancrer certaines notions telles que les quantités à employer pour soigner avec les plantes, la manière de lire les vieux textes, les liens entre la légende et la lecture scientifique d'une même plante.

En présence d'un vieux chêne et d'un vieux tilleul voisin, je leur racontais la légende de Philémon et Baucis, soulignant la forme en cœur non seulement des feuilles mais aussi de la silhouette de l'arbre.

Du romarin, je leur racontais les récits des Touaregs revenant d'expédition et buvant une infusion de romarin, un litre par jour pendant trois jours et pas un de plus. Le professeur Delaveau m'avait enseigné que c'était la dose limite à absorber pour éviter de sombrer dans des crises d'épilepsie.



Je leur parlais bien sûr de l'élixir de la reine Élisabeth de Hongrie, de sa légende et de ses propriétés que j'avais souvent expérimentées, toujours étonnée de les voir si exactement efficaces. Puissance d'une plante, première préparation (de l'an 1222), première publicité mensongère puisque la seule reine de Hongrie s'appelant Élisabeth mourut à 22 ans...

De la pervenche (*Vinca minor*), je leur dis le symbole du « lien ». En effet, en Savoie, c'est en offrant une pervenche que l'on demande sa main à une jeune fille, on retrouve ce symbole dans la chanson « Aux marches du palais... » qui est une demande en mariage. Ses longues tiges servent également de liens aux horticulteurs. Les Bourguignons qui disent d'une personne vieillissante et perdant la mémoire qu'« elle est bonne pour la pervenche », ont pour coutume de soigner ce trouble avec des infusions de feuilles de petite pervenche. Puis nous arrivons à la composition de la petite pervenche qui contient de la vincamine, substance utilisée actuellement lors de perte de mémoire pour activer la circulation cérébrale. C'est le moment de distinguer *Vinca minor* de *Vinca major* qui ne contient pas de vincamine.

Parfois, un ethnologue intervient, lors d'un stage pour expliquer ce qu'est exactement l'ethnobotanique. Certains élèves qui préparaient une thèse d'ethnobotanique à l'Université ont suivi nos cours pour être plus près de leur sujet (« Vente des plantes médicinales en milieu urbain »). Ils ont pu ainsi soutenir brillamment, à Montpellier, le résultat de leur travail.

Conclusion

Bien des pays, en Europe, ont subi, comme nous, la suppression des cours fondamentaux de botanique (et de zoologie) et l'abandon des jardins botaniques. Les conséquences s'en font déjà sentir : élèves confondant plusieurs espèces lors d'un travail de recherche pour une thèse, confusion fréquente, dans les médias mais aussi dans des publications semi-scientifiques, des différentes sortes de pervenches, de myrtilles, de sojas.

Nous avons voulu ouvrir les portes de la botanique à ceux qui venaient nous dire combien ils aimaient les plantes et quelle était leur difficulté à les connaître. Souvent, ils s'étaient essayé seuls à déchiffrer des flores, à reconnaître une plante et s'étaient découragés.

Grâce à tous ceux qui ont cru en notre démarche et ont bien voulu devenir enseignants à *L'École des Plantes*, parfois, pour certains, au prix de déplacements importants à travers la France, nous avons pu leur donner des notions solides et suffisantes à une bonne détermination et dire où trouver les bonnes voies de connaissance.

Beaucoup de nos élèves ont monté à leur tour, dans leurs régions, de petites unités où ils dispensent une initiation à la botanique avec des sorties sur le terrain. L'une¹ d'entre eux vient même d'être nommée dans les cinquante personnalités de l'année.

ACCOLAD
Agence régionale de coopération de Franche-Comté
37 A rue Édouard Frossard, 90300 Cravanche
Tél. : 03 84 26 99 51
courriel : accolad@livre-franche-comte.com
Site : www.livre-franche-comte.com

¹ Viviane Carlier, fondatrice de *Skol Louarnig*, l'École du petit renard, à Spezet, auteure de *L'Herbier des plantes médicinales* aux éditions Minerva. En plus de ses stages, elle a été chargée de monter une mallette pédagogique pour l'enseignement des milieux naturels du centre Bretagne et donne des conférences.



Agence régionale de coopération